



PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

JE n'eus pas plutôt fait part de l'intention que j'avois de mettre au jour la MÉDECINE DOMESTIQUE, que mes amis mè représentèrent qu'en la publiant, je m'attirerois le ressentiment de tous mes confrères. Cependant ne pouvant avoir une aussi mauvaise idée des Médecins, je résolus d'en faire l'expérience; &, il faut l'avouer, il m'arriva ce que mes amis avoient prédit. Cet Ouvrage fut condamné de ceux qui ont des vues bornées, tandis que ceux dont le savoir & les sentimens font honneur à la Médecine, le reçurent d'une manière qui fit éclater à la fois, & leur indulgence, & la fausseté de cette opinion trop générale, que tout Médecin doit faire un secret de son Art.

L'accueil que le Public a bien voulu faire à mon Livre, est trop flatteur, pour ne pas mériter, de ma part, les plus vives actions de grâces. Mais la seule manière dont je devois lui en té-

moigner ma reconnoissance, étoit de faire de nouveaux efforts pour le rendre plus généralement utile. En conséquence, j'ai augmenté la *Médecine prophylactique*, ou cette partie de notre Art, qui traite des moyens de prévenir les Maladies. J'ai en outre traité de plusieurs Maladies qui avoient été absolument omises dans la première Édition. Il seroit superflu d'entrer dans le détail de ces augmentations. Je dirai seulement que si elles m'ont coûté quelques peines, je me flatte qu'elles donnent quelque perfection à l'Ouvrage.

C'est à une pratique très-étendue, dans l'Hôpital des Enfans-Trouvés, où j'ai eu occasion, non seulement de traiter les Maladies auxquelles le premier âge est sujet, mais encore d'essayer différens plans d'éducation physique, & d'en suivre les effets, que sont dues mes observations, relatives au *nourrissage* & à la conduite qu'il faut tenir auprès des enfans. Toutes les fois qu'il a été en mon pouvoir de mettre les nouveaux-nés entre les mains de leurs propres nourrices, & de donner à ces dernières les instructions nécessaires; toutes les fois que j'ai eu lieu d'être satisfaite de la manière dont elles envisageoient & remplissoient leurs devoirs, il ne mouroit que très-peu d'enfans. Mais lorsque la distance des lieux, ou toute autre circonstance insurmontable, obligeoit de les confier aux

DE L'AUTEUR. xlvij

soins de Nourrices mercenaires, avec impossibilité de leur donner les instructions convenables, il étoit rare d'en voir qui vécussent.

Ce fait est si évident, que j'ai été conduit à en déduire cette triste vérité, que *presque la moitié de l'espèce humaine périt, dans l'enfance, par négligence, ou par un traitement mal-entendu & contraire*. Ces réflexions m'ont souvent fait désirer d'être l'instrument heureux qui adoucît les malheurs de ces innocentes victimes, & qui les les arrachât à une mort prématurée.

Quand on n'a pas été à portée de l'observer, on ne peut se former une véritable idée des pratiques ridicules & absurdes en usage parmi les Nourrices, dans l'allaitement & les autres soins qu'exigent les enfans. On ne peut imaginer le nombre d'individus que font périr tous les jours ces manœuvres meurtrières. Mais comme on ne peut disconvenir qu'elles ne tiennent à l'ignorance, il y a tout lieu d'espérer que, quand les Nourrices seront plus instruites, elles se conduiront d'une manière plus avantageuse au bien de l'humanité.

Les diverses professions, auxquelles sont destinés les hommes, ayant toujours été des objets dignes de l'attention de la Médecine, elles ont aussi été ceux sur lesquels j'ai dirigé la plupart de mes observations. Le séjour de plusieurs années dans une Ville des plus commerçantes

de l'Angleterre, & la facilité d'y fréquenter les Manufactures qu'elle renferme, m'ont procuré un assez grand nombre d'occasions d'observer les accidens, auxquels les hommes utiles qui y travaillent, sont exposés, chacun selon son emploi; & en même temps d'essayer différentes méthodes de les prévenir. Les succès qui ont suivi mes essais, ont été *suffisans* pour m'encourager dans mon entreprise, j'espère que mon travail sera utile à ceux qui sont dans la nécessité de gagner leur vie à des travaux aussi nuisibles à la santé.

Je ne prétends point intimider ces ouvriers, encore moins leur insinuer que ces Arts, dont la pratique est jusqu'à un certain point accompagnée de dangers, ne doivent point être exercés. Je veux seulement leur inspirer de sages précautions, & les mettre en garde contre les accidens qu'il est en leur pouvoir d'éviter, & auxquels ils s'exposent souvent par pure témérité. Comme les *différens états* de la vie donnent, à ceux qui les exercent, une disposition, plutôt à certaines Maladies qu'à d'autres, il est de la plus grande importance de connoître ces Maladies, afin d'apprendre aux ouvriers à s'en garantir. Il vaut toujours mieux être averti de l'approche d'un ennemi, que d'en être attaqué, surtout lorsqu'il y a possibilité d'éviter le danger.

Les

DE L'AUTEUR. xlii

Les préceptes sur la diète, sur l'air, sur l'exercice, sont d'une nature plus générale, & n'ont point échappé à l'attention des Médecins de tous les siècles. Ils sont cependant d'une trop grande importance pour ne pas entrer dans un Ouvrage de l'espèce de celui-ci, & ils ne peuvent jamais être assez recommandés. Quiconque y apportera une attention convenable, aura rarement besoin de Médecin. Celui, au contraire, qui les négligera, jouira rarement d'une bonne santé, quel que soit le nombre de Médecins par lesquels il sera conduit.

Quoique nous ayons fait tous nos efforts pour mettre en évidence les causes des Maladies, & que nous ayons mis le peuple à portée de s'en garantir, cependant il faut avouer qu'il y en a souvent qui sont de nature à ne pouvoir être éloignées que par l'attention & l'activité du Magistrat.

C'est avec douleur que nous faisons observer que, dans ce pays, le Magistrat n'interpose que rarement son autorité pour la conservation de la santé, soit qu'on ignore de quelle importance pourroit être une police particulière de Médecine, soit qu'elle soit regardée comme un objet de trop peu de conséquence. On exécute tous les jours impunément les entreprises les plus nuisibles à la santé publique, tandis qu'on néglige absolument celles qui feroient de toute nécessité pour sa conservation.

Tome I.

La Médecine prophylactique générale comporte la connoissance des moyens publics de conserver la santé; tels que la visite des provisions; l'élargissement des rues, dans les grandes Villes; l'entretien de la propreté; la nécessité de fournir une eau salubre aux habitans, &c.; mais je n'ai pu parler que très - superficiellement de tous ces objets. S'il eût fallu les traiter avec l'étendue dont ils sont susceptibles, j'aurois trop grossi cet Ouvrage: je les réserve pour un *Traité particulier*, que je publierai dans un autre temps.

Je me suis particulièrement occupé du régime dans le traitement des Maladies. Le peuple, en général, a trop de confiance dans les remèdes, & trop peu dans les moyens qu'il a sans cesse sous la main. Il est cependant toujours dans le pouvoir du malade, ou de ceux qui l'entourent, de contribuer autant à sa conservation, que peut le faire le Médecin: par ce défaut d'attention, les effets des remèdes sont souvent manqués; & le malade, en continuant un régime contraire, met en déroute le savoir du Docteur, & rend ses efforts dangereux. J'ai souvent rencontré des personnes, malades seulement par les erreurs qu'elles commettoient dans le régime, quoique d'ailleurs elles fissent usage de remèdes appropriés.

On met encore en question, si les remèdes sont

plus utiles au genre-humain, qu'ils ne lui sont nuisibles, tandis que tout le monde convient de la nécessité & de l'importance du régime dans les Maladies. Il n'y a qu'à consulter les appétits du malade, pour être assuré de ses propriétés. Pour peu qu'on ait de sens, on ne se persuadera pas qu'un homme qui a, par exemple, la fièvre, puisse boire, manger, agir de la même manière que celui qui est en parfaite santé : cette partie de la Médecine est donc puisée dans la Nature; c'est la raison & le sens commun qui l'ont fait découvrir. Si les hommes y eussent apporté plus d'attention; s'ils eussent été moins avides de courir après les remèdes secrets, jamais la Médecine n'auroit été tournée en ridicule.

Le régime paroît avoir donné la première idée de la Médecine. Les ordonnances des anciens Médecins se bornoient presque toujours aux alimens; & même, en général, ils les administroient eux-mêmes : pour cet effet, ils ne quitoient point leurs malades pendant tout le cours de la Maladie. Cette conduite les mettoit à portée, non seulement d'observer avec la plus grande exactitude, la marche & les périodes des Maladies, mais encore de suivre les effets de leurs différentes ordonnances, & d'adapter les remèdes aux différens symptômes.

Le savant ARBUTHNOT soutient que le ré-

gime, dont presque tous les hommes sont susceptibles de s'accommoder, s'il est conduit convenablement, fera plus de bien, & entraînera moins d'inconvéniens dans les Maladies aiguës, que des remèdes peu utiles, ou administrés mal à propos; & que les grandes cures des Maladies chroniques, peuvent être effectuées seulement par une diète convenable. Aussi, suis-je tellement de l'avis de ce Médecin, que je conseille à toute personne, qui n'a aucune connoissance de la Médecine, de s'en tenir à pratiquer seulement la diète & les autres parties du régime; par ces moyens, on parviendra souvent à faire beaucoup de bien, & rarement à faire du mal.

Cette opinion paroît être également celle du célèbre & ingénieux HUXHAM, qui remarque que souvent, dans la pratique, nous saisissons les moyens prompts & efficaces que la Nature bienfaisante nous offre, lorsque nous sommes assez habiles, & que nous avons assez de sagacité pour les apercevoir & les mettre en usage. Il dit encore que la partie diététique de la Médecine n'est pas autant étudiée qu'elle devroit l'être, & que, toute simple & toute modeste qu'elle soit, elle est pourtant la méthode la plus naturelle de guérir les Maladies.

Cependant, pour rendre cet Ouvrage d'une utilité plus générale, & surtout pour le met-

D E L' A U T E U R. liij

tre à la portée d'un plus grand nombre de personnes, j'ai, dans la plupart des Maladies, recommandé, outre le régime, quelques unes des *formules de remèdes* les plus simples & les plus approuvées. Je les ai accompagnées des précautions qui m'ont paru nécessaires pour en diriger l'administration sans inconvénient. Je ne doute point que mon Livre n'eût été mieux reçu de la plupart des hommes, si je l'avois rempli de *recettes pompeuses*, & si je les avois vantées comme devant procurer de grandes cures; mais ce n'étoit pas là mon plan. Je regarde l'administration des remèdes comme toujours douteuse, & souvent dangereuse; & j'aimerois mieux apprendre aux hommes à fuir la nécessité de s'en servir, qu'à chercher l'occasion de les employer; quoiqu'il y ait des remèdes très-puissans, que l'on peut donner en toute liberté, & dont le succès est certain.

Les Médecins, en général, font pendant un temps assez considérable, des essais avec les remèdes, avant qu'ils soient parvenus à en connoître les propriétés. La plupart des payfans connoissent actuellement assez bien l'usage de quelques uns des remèdes les plus importans de la *matière médicale*: sans doute que, dans quelque temps d'ici, il en fera de même à l'égard des autres. Nous avons eu attention de recommander des remèdes par-tout où nous avons été

d iij

convaincus qu'ils pouvoient être employés avec sûreté, & toutes les fois qu'il nous a paru que la guérison dépendoit principalement de leur administration; mais nous avons négligé d'en parler, toutes les fois qu'ils nous ont paru devoir être dangereux, ou même de peu d'utilité.

Je n'ai point voulu fatiguer le Lecteur par les citations inutiles des Auteurs dont je me suis servi. J'ai fait usage de leurs observations, quand les miennes se sont trouvées défectueuses, ou quand elles m'ont manqué. Les Auteurs à qui j'ai le plus d'obligation, sont RAMMAZINI, ARBUTHNOT & TISSOT. Ce dernier est, de tous ceux que j'ai lus, celui qui, dans son *Avis au Peuple*, approché le plus près de mon plan. Celui du Docteur TISSOT est aussi complet que l'exécution en est parfaite. Nous n'aurons pas occasion de voir de sitôt un Ouvrage de cette espèce. Mais l'Auteur s'étant renfermé dans le détail des Maladies aiguës, a, selon moi, passé sous silence la partie la plus utile de son sujet. Dans les Maladies aiguës, tout homme peut quelquefois, à la vérité, devenir son propre Médecin; mais dans les Maladies chroniques, la cure dépend toujours des propres efforts du malade.

M. TISSOT a aussi passé sous silence la Médecine Prophylactique, ou il n'en a parlé que très-superficiellement, quoiqu'il soit évident que la partie de la Médecine, qui traite des moyens

de prévenir les *Maladies*, soit de la plus grande importance, pour la perfection d'un *Ouvrage* de la nature du sien. Il a sans doute eu ses raisons; & nous sommes tellement éloignés de lui en faire un reproche, que nous regardons son *Ouvrage* comme devant lui faire le plus grand honneur.

Plusieurs autres fameux Médecins étrangers ont écrit à peu près sur le même plan que *Tissot*: tels sont le *Baron VAN SWIETEN*, Médecin de Leurs Majestés Impériales; *M. ROSEN*, premier Médecin du Roi de Suède, &c. Mais les *Ouvrages* de ces Auteurs ne m'étant jamais tombés entre les mains, je n'en puis rien dire. Cependant je désire que quelqu'un de ceux de mes compatriotes, qui jouissent de quelque réputation, veuillent suivre leur exemple. Il y a toujours beaucoup à faire sur ce sujet, & je ne vois pas qu'un homme puisse mieux employer son temps & ses talens, qu'à chercher à déraciner les faux préjugés, & à répandre les connoissances utiles parmi le peuple.

Quelqu'attention que j'aye donnée à ce que cet *Ouvrage* joignît la clarté à l'utilité, cependant il étoit impossible d'éviter de se servir de quelques termes de l'Art; mais, de la manière dont je les ai employés, ils sont, en général, ou expliqués, ou mis à la portée de tous les hommes. En un mot, j'ai donné tous mes soins

pour être entendu de tout le monde, & je crois l'avoir fait avec quelque succès, si mes Lecteurs ne m'ont point flatté, ou ne se sont point flattés eux-mêmes (1).

Cependant un Ouvrage de Médecine fait de la manière dont est traité celui-ci, n'est pas un objet aussi facile à exécuter, qu'on pourroit se l'imaginer. Il est plus aisé de faire parade d'érudition, que de parler d'une manière simple & correcte d'une science, surtout quand on la considère dans un sens aussi éloigné de la manière ordinaire de la représenter. Aussi ne seroit-il pas difficile de prouver que tout ce que la pratique de la Médecine a d'intéressant, est du ressort du sens commun; & que l'Art ne perdrait rien, quand il seroit dépouillé de tout ce fatras, auquel une personne douée d'une intelligence ordinaire, ne peut rien comprendre.

Je n'ai rien à dire sur cette nouvelle Édi-

(1) Quoique nous puissions tenir le même langage que M. BUCHAN, à l'égard de certains de nos Lecteurs, nous savons cependant, par expérience, qu'il seroit contraire à la vérité, relativement au plus grand nombre, parce que, comme nous l'avons déjà fait observer, les connoissances médicales sont plus répandues en Angleterre, qu'elles ne le sont en France. Nous sommes donc autorisés à donner, à la *Table générale*, la signification de tous les termes de Médecine, employés dans le cours de cet Ouvrage, comme nous l'avons déjà fait remarquer dans l'*Avertissement* qui précède, page xx.

DE L'AUTEUR. Ivij

tion, si ce n'est que je me suis appliqué à la rendre moins imparfaite que les précédentes. Un Auteur seroit, selon moi, vraiment digne de blâme, s'il négligeoit de corriger & d'augmenter son Ouvrage, par la seule raison que les personnes, qui se sont procuré des exemplaires des Editions antérieures, prétendroient avoir droit de se plaindre. C'est une dette que tout Ecrivain contracte avec le public, de rendre ses productions aussi parfaites qu'il est en son pouvoir de le faire; & l'on ne peut l'accuser de commettre une injustice, puisqu'il n'ôte réellement rien à ceux qui possèdent déjà l'Ouvrage.

Je croirois manquer à la reconnoissance, si je ne témoignois mes sincères actions de grâces aux Médecins étrangers qui ont bien voulu contribuer à répandre l'utilité de la MÉDECINE DOMESTIQUE, en la traduisant dans leur Langue. La plupart ne se sont pas contentés d'en donner une bonne traduction, ils l'ont encore enrichie d'un grand nombre d'observations utiles, qui lui donnent plus de perfection, & l'adaptent d'une manière plus précise aux climats dans lesquels ils l'ont publiée, ainsi qu'aux constitutions & aux tempéramens de leurs compatriotes. Mais j'ai des obligations particulières au D^r. DUPLANIL, Médecin de Paris & de S. A. R. le COMTE D'ARTOIS. Ce Médecin a augmenté mon livre

an point d'en faire cinq Volumes; & sa traduction élégante, ainsi que ses notes utiles, l'ont mis tellement à la portée des peuples de ce continent, qu'il est actuellement traduit dans toutes les langues de l'Europe moderne (2).

J'ajouterai en finissant, que cet Ouvrage a moins surpassé mes espérances par le débit qu'il a eu, que par les effets qu'il a produits : car il est évident que quelques unes des pratiques les plus pernicieuses, & en usage dans le traitement des Maladies, ont cédé la place à une conduite mieux raisonnée; & que des préjugés funestes, regardés jusqu'alors comme invincibles, n'ont pu tenir, pour la plupart, contre la solidité des préceptes qu'il contient. Je ne puis donner de plus fortes preuves de ce que

(2) „ But i lie under particular obligations to the learned
 „ Dr. Duplanit of Paris, Phyfician to the Count de Artois.
 „ This Gentleman has enlarged my small Book into five
 „ Volumes, and, by his elegant translation, and useful notes,
 „ has rendered it so popular on the Continent, that it is now
 „ translated into all the languages of modern Europe „.

Telles sont les expressions de M. BUCHAN, que j'ai cru devoir rapporter. Je voulois même m'abstenir de traduire ce passage, mais j'ai été forcé de céder aux représentations de mes amis, qui m'ont fait observer que le témoignage favorable de mon Auteur ne pouvoit être trop public, dans un moment où l'avidité d'un Libraire a porté un Confrère pour lequel j'ai d'ailleurs toute l'estime due à son mérite, à faire une nouvelle traduction de la MÉDECINE DOMESTIQUE.

j'avance, que l'inoculation de la petite-vérole. Il n'y a pas encore bien long-temps, que peu de Mères osoient confier leurs enfans, même à des Médecins, pour être inoculés; cependant rien de plus certain que, depuis la publication de mon Ouvrage, plusieurs femmes ont inoculé elles-mêmes leurs enfans; & comme elles ont réussi aussi heureusement que l'auroient pu faire les inoculateurs les plus renommés, nous avons toutes les raisons de croire que cette pratique deviendra bientôt générale: quand nous jouirons de cet avantage, on verra l'inoculation sauver plus d'hommes que ne font actuellement tous les efforts des Médecins.

